

butant par des proscriptions et finissant par la dictature.

Les fondateurs du *Mercur*e *Ségusien* ne négligèrent rien pour attacher De Loy à leur entreprise. Ils virent en lui l'homme supérieur, auquel il ne manquait qu'une position dans le monde, qu'une place qu'il cherchait vaguement à travers la société. On alla au-devant de tous ses désirs. Ses besoins étaient nombreux : on y pourvut avec un tact et un discernement qui le mirent de suite à l'aise. Il fut comblé d'égards, choyé pour ainsi dire ; on comprenait que dans cette vie il y avait bien des mystères, bien des profondeurs : il n'eût pas à souffrir de la moindre question indiscrete. L'interroger, ç'eût été le faire fuir. Au reste, sa grande réserve à l'égard de tous en commandait aussi pour lui. On l'apprécia bien vite à Saint-Etienne et on l'aima. Il ne pouvait donc que bien s'y trouver ; *ubi enim amatur, ibi non laboratur*, a dit Saint Augustin, et cette pauvre vie de naufragé était décidément encore cette fois sauvée, si jamais elle avait dû l'être.

Le culte que De Loy professait pour Châteaubriand n'était pas exclusif. Il ne se lassait pas, à cette époque, de lire les vers de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, dont le recueil était son *Imitation de Gerson*, parce que là aussi, dans ces vers, se rencontre le reflet d'une ame divine et souffrante. Ce luth a des accords pour toutes les peines, des harmonies pour tout ce qui est douleur, amour. M<sup>me</sup> Valmore est, elle-même, un exemple vivant des contrariétés du sort. Elle a des pleurs pour ceux dont le cœur est brisé par le monde, des sympathies pour tous les maux, et sa lyre, comme celle de la sœur d'Oreste, a le don de calmer, d'endormir la douleur.

De Loy n'avait point encore eu l'occasion de voir dans le monde M<sup>me</sup> Valmore qui alors habitait Lyon. Il s'y fit présenter ; mais avant, il avait fatigué le trottoir du quai de Saône, en face de cette religieuse et poétique